

C. Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000

Sarah Farhoud

Number 36, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002271ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002271ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Farhoud, S. (2002). Review of [C. Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000]. *Cahiers de recherche sociologique*, (36), 241–246.
<https://doi.org/10.7202/1002271ar>

Comptes rendus

C. Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000.

Une baleine est prise dans les glaces du Pacifique et risque d'y laisser sa peau et la terre entière suit pas à pas les opérations de sauvetage entreprises par les grandes puissances. C'est que ces secours représentent le symbole de la coopération générale, monopolisée pour la préservation de la planète en dehors de tout conflit d'intérêts. La brutalité — directe ou indirecte, individuelle ou collective — que nous faisons subir aux animaux a néanmoins un prix, et la culpabilité que nous éprouvons de la malveillance à l'égard des espèces autres que la nôtre repose sur le dos de cette baleine. Heureusement que la pauvre bête a le dos large.

Et les langues, qui s'en inquiète? Pourquoi s'en préoccuper? «Sait-on, oui, sait-on seulement, qu'en moyenne, il meurt environ 25 langues chaque année?» (p. 9). C'est le cri d'alarme que pousse Claude Hagège pour la sauvegarde de l'espèce, notre espèce. Claude Hagège, linguiste d'une réputation suffisamment établie pour qu'on le prenne au sérieux, nous met en garde. D'ici la fin du siècle, selon ses calculs comparés à ceux d'autres collègues, le bassin des langues aura diminué de moitié. Et alors, diront certains? Il en restera bien assez pour que ça continue à rouler. Mais les langues meurent. Et les langues, c'est nous «Les langues, c'est-à-dire, tout simplement, ce que les hommes ont de plus humain. Que préserve-t-on donc, en les défendant? — Notre espèce, telle qu'en elle-même enfin ses langues l'ont changée» (p. 9).

D'un style peu jargonneur, *Halte à la mort des langues* est un livre à la portée de tous. Ceux qui fixent leur attention sur des problèmes plus urgents à résoudre (économiques ou écologiques par exemple), dont ils pensent devoir s'occuper en premier, devraient y jeter un coup d'œil. Ils seront surpris de voir à quel point le tout est lié, combien langue et monde sont des entités fondamentalement imbriquées. Toute langue enveloppe une certaine vision du monde et ce sont les mots qui façonnent, qui organisent le réel, qui déterminent notre regard sur notre

univers tout en le traduisant. Nous ne pouvons alors imaginer notre avenir que dans ces termes, que dans la mesure où nous avons une langue à laquelle nous tenons pour le concevoir, une langue qui nous sied et que nous entretenons pour le dire. Benveniste a eu cette phrase heureuse pour dire que «nous pensons un univers que notre langue a déjà modelé». Mais à quel univers pouvons nous prétendre, hormis celui des autres, si nous n'avons plus de langue pour le décrire, pour en jouir?

Ce livre est tout à fait indiqué pour ceux pour qui l'ampleur du problème n'a pas encore vraiment touché conscience. Et pour ceux qui croient qu'une langue pourrait se parler indéfiniment et sans appréhension, il n'en est rien. Détrompez-vous, affirme l'auteur, car aucune langue n'est à l'abri, principalement les régionales. Ne surtout pas tenir pour acquis que n'importe quelle langue est prête à affronter toutes sortes d'intempéries, possède des structures suffisamment résistantes, est dotée de moyens imparables pour survivre. Elle peut disparaître. Cela donne à réfléchir quant au sort du français au cœur de l'Amérique du Nord.

Avec un tableau de départ pour le moins terrifiant, Hagège, en nous conviant sur une piste globale de compréhension de la question de la langue et des langues, apaise temporairement notre inquiétude. Les mesures à prendre pour freiner l'hécatombe, qu'il révèle en dernier, existent. Entre-temps, l'auteur suscite le questionnement sur quelques notions qui semblaient pourtant aller de soi, du moins dans le langage populaire. Il prend comme exemples concrets le latin ou l'arabe littéraire pour rappeler entre autres ce que signifie une langue vivante, ce qu'est une langue morte.

La première partie, intitulée «Les Langues et la vie», porte sur la présence de rapports intimes entre les langues et les lois fondamentales qui nous gouvernent. En suivant une trajectoire parallèle, inextricablement liée à celle des sociétés humaines, une langue n'est pas uniquement le creuset du passé de ceux qui la pratiquent, mais il est également permis de penser qu'elle est «pourvoyeuse de vie» parce qu'il est possible, en quelque sorte, de la traiter comme le vivant. Pas tout à fait, car contrairement au vivant, même si une langue naît, évolue, change, emprunte, s'appauvrit, disparaît, paradoxalement elle

ne meurt pas tout à fait tant qu'il se trouve de ses locuteurs. La situation n'est pas irréversible grâce à une propriété particulière qui distingue les langues, celle «d'être des systèmes virtuels qui, certes, passent à l'état d'actes dès qu'ils sont mis en paroles, mais qui, cependant, n'ont pas besoin d'être mis en paroles pour exister. Aucune des espèces vivantes n'a cette double nature» (p. 44). Il est indispensable, pour saisir le phénomène de leur disparition, de comprendre ce qui différencie langue et parole. Il est difficile de passer outre cette opposition. C'est pourquoi on ne peut faire l'économie de certaines définitions saussuriennes sur lesquelles Hagège revient. Ce sont les langues en tant que systèmes de règles qui ne sont pas mortelles, contrairement aux mots qui, eux, le sont. Ils le sont à cause des transformations techniques dans la vie courante et suivent ainsi les courbes économiques, les transformations sociales, mais ce processus aboutit heureusement à la naissance de nouveaux mots. On pourrait dire que, d'une certaine façon, les langues vivent parce que les mots meurent. La mort des mots ne menace pas la vie des langues : «elle en est, au contraire, une condition» (p. 64).

La deuxième partie, «Les Langues et la mort», aborde en détail ce qui se rapporte à la mort d'une langue, à commencer par une mise au point de ce que l'on qualifie de langue morte par rapport à une langue classique. Dans ce que révèle l'histoire des langues, on remarque que celles qui ont joui d'un statut de prestige se sont donné plus de chance de survie. Aussi bien le copte, figure moderne de l'égyptien pharaonique, que le guèze, forme première de l'éthiopien, se maintiennent encore aujourd'hui dans l'usage liturgique. Le sort de certaines d'entre elles est ainsi éclairant. À lui seul, le parcours historique du latin dévoile bien des enjeux. Par «sa manière particulière de n'être plus vivant sans être tout à fait mort [il] est typique du destin des langues humaines» (p. 74). C'est dans cette partie que l'auteur touche le centre de ses préoccupations, le fait que de nombreuses langues contemporaines sont à cette heure soit en «danger», c'est-à-dire «celles dont de nombreux signes donnent à penser qu'une extinction immédiate les guette», soit «menacées», incluant «celles qui, dans un avenir prévisible, coïncidant au maximum avec la durée d'une vie humaine, seront en danger» (p. 197). Plus d'un chapitre est

consacré au cœur de son propos : au processus d'extinction, à ses causes et à ses conséquences. Les étapes de délabrement qu'une langue peut subir par «défaut de transmission normale» sont sans ambiguïté. Par exemple, dans des conditions de bilinguisme d'inégalité, l'éducation peu ou pas dispensée dans la langue autochtone a pour effet non seulement de diminuer le nombre d'enfants locuteurs de celle-ci mais, bien plus grave encore, de réduire toutes chances de la parler convenablement et, inévitablement, de la transmettre correctement. Même s'il est vrai que la mort des derniers locuteurs de naissance est un phénomène individuel, on doit considérer que «l'extinction d'une langue qui disparaît avec eux est celle d'une communauté linguistique» (p. 95). Les suites se laissent deviner et les causes sont aussi bien physiques que politiques, économiques ou sociales. La liste des mesures à prendre pour lutter «contre le désastre» est longue. À son sommet se trouve, bien entendu, l'éducation. Le combat pour la reconnaissance officielle d'une langue minoritaire, du moins en tant que langue nationale, est important, mais l'intervention en faveur d'une prise de conscience pour remettre une langue en valeur aux yeux de ses locuteurs est capitale.

Ce livre n'est pas uniquement empreint de pessimisme. Après avoir identifié les facteurs de maintien de langues en péril, la troisième partie, «Les langues et la résurrection», est presque entièrement consacrée à un phénomène unique dans l'histoire des langues, à celui de la réviviscence de l'hébreu «biblique» en hébreu «israélien». Cette langue antique, parlée durant assez longtemps il y a trois mille ans mais qui n'a plus servi à la communication quotidienne par la suite, ressuscite au début du XX^e siècle grâce au rêve d'un seul homme : Ben Yehuda. Seul au début dans ses tribulations, son acharnement et la force de ses convictions finissent par en entraîner quelques-uns. Se situant dans la mouvance des nationalismes de la fin du XIX^e siècle, ce projet n'aurait pu avoir lieu, explique l'auteur, que par la capacité de Ben Yehuda de promouvoir l'idée que «si la seconde composante du concept de nation est la langue, l'autre étant le territoire, cette langue [c'est-à-dire celle qu'on devrait parler en Terre promise] ne pouvait être que l'hébreu» (p. 323). C'est en effet par l'entreprise volontariste des pionniers «que l'hébreu devait affirmer le plus possible sa

présence, puisque leur identité culturelle se définissait par le choix même qu'ils en avaient fait» (p. 323). Sans leurs efforts constants, qui ne sont pas restés sans résultats, cette langue n'aurait pu être revivifiée. Ainsi, «seulement dix mois environ après la déclaration Balfour, qui, le 2 novembre 1917, informait le monde de la faveur avec laquelle le gouvernement britannique envisageait "l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif", l'hébreu était, le 31 août 1918, déclaré langue officielle de la Palestine, au même titre que l'arabe et l'anglais» (p. 322). La magnifique histoire de cette langue, l'hébreu, devrait servir d'exemple et ne pas rester unique en son genre, insiste Hagège. Il a sans doute raison, mais comment faire puisque les conditions, indispensables à la réussite de pareille tentative, que sont «la volonté, la passion collective, l'opiniâtreté ne sont pas faciles à trouver souvent réunies» (p. 341).

À bien y penser, je lui répondrais que cette histoire est particulière.

L'histoire de cette langue est liée à l'histoire de son peuple, et ce peuple a un statut d'exception, que ce soit au niveau religieux, social ou politique. Être le peuple élu de Dieu n'est pas sans importance, et l'hébreu est demeuré sans interruption sa langue culturelle. Qui d'autre, à part peut-être les Gitans, a subi autant d'ostracisme à travers les âges, a survécu à de grandes souffrances, à la diaspora, à autant d'atrocités que les camps? Qui d'autre peut également prétendre au soutien inconditionnel de la plus grande puissance du monde? Ce qui laisse penser que ce qui est valable pour l'hébreu et l'État d'Israël n'est pas nécessairement applicable ailleurs.

L'exemple le plus parlant est le nôtre, au Québec. Un simple élan vers la promotion du français, afin de freiner ou de retarder son éventuelle disparition dans l'océan anglais nord-américain, provoque un tollé général. Dans notre cas, ce mouvement est synonyme d'indépendance, indépendance rappelle le mot «nationalisme» et nationalisme, à son tour, en fait frémir plus d'un. Alors comment protéger notre langue? Aux esprits qui ont peur de la langue comme facteur d'identité culturelle, je demande : est-ce la langue qui garantit l'indépendance, ou l'indépendance qui protège la langue? Peu importe la réponse, je suis d'accord avec Hagège. Il faut s'équiper de tous les moyens possibles pour immuniser notre langue contre l'impérialisme

de l'anglo-américain, qui aujourd'hui est la source principale de danger. Difficile de ne pas y succomber. Symbole de la réussite, c'est la langue des échanges scientifiques, de la puissance économique. Elle donne une image de liberté, et, plus encore, laisse miroiter l'idée que tout rêve, aussi fou qu'il puisse sembler, est réalisable. Facile à baragouiner, c'est une langue à la portée de tous. Mais notre action de résistance signifie lutter pour la diversité des langues à faible volume démographique, et contrer la précarité de ces dernières face au raz-de-marée de l'anglophonie.

Défendre notre langue, non seulement en tant qu'ilot qui risque un jour de disparaître, mais pour le français en soi, car lui non plus n'est pas à l'abri. Ne figurant pas parmi les neuf langues les plus parlées dans le monde, à moyen ou à long terme, sa situation se fragilisera. Pour le moment, la diffusion universelle du français le sauve. S'il continue de tenir la seconde place après l'anglais, c'est qu'il est présent dans les institutions internationales, et cela bien parce qu'il jouit encore de l'image qu'il a déjà et qu'il projette toujours. Pour sauvegarder ce rang, d'après les enseignements de Hagège, il suffirait de respecter la pluralité des langues existantes, tout en vouant à la nôtre une forme de passion. S'appliquer à la transmettre dans toute sa plénitude, l'enseigner avec ardeur, créer de la littérature avec ses mots, composer des chansons avec son rythme, produire des œuvres universitaires avec conviction, et j'ajouterais, faire en sorte que le français demeure notre langue maîtresse.

Ce qui disparaît quand une langue meurt est aussi perdu pour notre «fonds universel d'humanité», car «il convient de reconnaître qu'en réalité, la perte de langue est celle de l'instrument même par lequel une culture s'exprime le plus directement. C'est une perte grave pour le maintien d'une identité et pour la force symbolique que l'usage de la langue confère à cette dernière» (p. 219).

Sarah FARHOUD